

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 16

Artikel: Opéra
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187680>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

moignait à Agathe qu'une politesse calme, presque cérémonieuse ; il redoublait auprès de l'autre ses assiduités pleines d'un aimable laisser-aller, même en présence de sa femme. Il disait en riant que M. Naquet avait tort de ne demander que le rétablissement du divorce, qu'il aurait dû prêcher pour la polygamie, et qu'alors... Mais le front de Cécile se rembrunissait, et le sémillant diplomate restait court, n'osant point devant cette innocente jeune filleachever sa plaisanterie de mauvais goût.

Vers le sixième jour, on avait épousé tous les buts de promenade, et l'on voyait avec inquiétude poindre la perspective d'une journée entière passée à Fécamp.

— Si nous allions jusqu'à Veulettes ? proposa joyeusement Agathe.

Albert et Adolphine échangèrent un regard.

— C'est vrai, fit Cécile, en battant des mains.

— Eh bien ! elle paraît consolée, se dit intérieurement La Bernardière.

On avala hâtivement le café au lait, on s'installa en voiture, et deux heures plus tard, après avoir descendu et remonté le joli vallon des Dalles, on roulait sur le plateau du Mesnil, l'un des plus élevés des falaises du pays de Caux.

Le catelier (du latin *Castellum*), vaste rempart de terre élevé par les Romains au-dessus des flots, arrondissait comme une colline sa courbe à l'horizon, et des deux côtés, au loin, la mer étendait sa nappe bleue.

Au point où la route, qui semble d'abord arriver en droite ligne sur l'Océan, se détourne brusquement vers l'intérieur des terres pour aller chercher, à l'aide d'un long crochet, une pente plus douce jusqu'à la plage, l'œil découvre un magnifique tableau : on voit sous ses pieds tout le creux vallon de Veulettes, avec ses bois, ses prairies verdoyantes, ses jolis chalets clairsemés, épanouissant, dans la verdure de leurs jardins nouveau-nés, leurs toits bleus ou rouges, et s'étaguant en face les uns des autres sur les deux versants du vallon ; puis les vastes et fertiles plaines du pays de Caux, harmonieusement coupées de ces innombrables petits bois dont chacun abrite invariablement un frais village au clocher ardoisé ; enfin, par une profonde échancrure de douze cents mètres de large, entre deux grandes falaises, une des étendues de mer les plus vastes que l'œil puisse embrasser sur toute cette côte.

Tout en admirant le paysage, Albert et Adolphine regardaient Cécile avec anxiété. Mais Cécile riait pour le moins autant qu'Agathe.

La voiture, lancée au grand trop dans la pente, leur fit en un instant perdre de vue la Manche aux flots bleus. Au tournant du crochet, avant de revenir vers la mer, on se trouva en face de la vallée sauvage et pittoresque où s'éparpillent, à l'abri du vent, les modestes chaumières du village : l'église antique s'élève inférieurement à la route, au milieu d'un bouquet de grands arbres dont les troncs s'écartent pour laisser voir ça et là des croix et des tombes.

Cécile et Agathe avaient cessé de rire. Elles firent arrêter le conducteur, dirent à leurs amis qu'elles allaient descendre un instant au cimetière, et les inviterent à continuer avec la voiture, en les prévenant qu'elles les rejoindraient à la plage dans un petit quart d'heure, devant l'hôtel.

Albert et Adolphine, retenant leur haleine, inclinèrent la tête en signe d'acquiescement respectueux, et poursuivirent leur route, après avoir échangé un serrement de mains significatif.

— Il y a eu par ici, au printemps dernier, une épidémie de petite vérole, dit Albert au conducteur.

— Peut-être bien, répondit celui-ci ; je faisais le service du côté du Havre, je n'en ai point entendu parler.

— Les journaux l'ont rapporté, j'ai même lu dans celui

que je reçois à Paris le récit de la mort de deux pauvres jeunes gens de Cany qui sont venus expirer ici la veille de leur mariage.

— Ah ! tout de même !

— Mon Dieu, oui. Ils devaient épouser, ma foi, ces deux jeunes filles que vous avez amenées de Fécamp avec nous, et qui prient en ce moment sur la tombe de leurs fiancés.

— Tiens, tiens, tiens ! Comme les choses vous arrivent.

Aubout d'un quart d'heure, mesdemoiselles Beaupréau et Léonardy rejoignaient leurs amis. La mer était basse et laissait voir de grands espaces rocheux couverts d'algues vertes. On alla joyeusement, en attendant le déjeuner, pêcher des moules, des crabes et des crevettes.

Pendant que Cécile et Albert s'acharnaient autour d'une roche à la poursuite d'un malheureux tourteau, Adolphine, tirant Agathe un peu à l'écart, lui parla à demi-voix.

— Puisque nous sommes seules, dites-moi donc, Agathe, comment va Cécile maintenant ?

— Mais, comme vous le voyez, elle est très bien, fit la jeune fille toute surprise de ce début et de cet air mystérieux.

— Alors elle est complètement remise. Sa gaité n'est point simulée ?

— Mais, chère amie, je ne vous comprends pas du tout, Cécile n'a jamais été triste !

(*La fin au prochain numéro.*)

OPÉRA. — Nous ne croyons pas nous tromper en disant que, parmi les opéras donnés dès l'ouverture de la saison, c'est le *Pardon de Ploërmel* qui a obtenu le plus de succès. Musique délicieuse et très variée, livret original, mise en scène pittoresque, interprétation excellente, tels sont les titres qui nous engagent à recommander vivement sa deuxième représentation, annoncée pour lundi. Il est vrai que les principaux emplois de cette œuvre charmante étaient tenus par des artistes qui, dès le début, ont conquis sans peine les sympathies du public. Mlle Fronty, dans un rôle long et difficile, a sans cesse captivé le spectateur, autant par sa belle voix que par le charme de sa personne et de son jeu toujours juste et sans afféterie.

Mais, pardon, Mademoiselle, pourquoi nous cacher tout à fait votre joli front par des cheveux frisottés ?... C'est vraiment dommage ! Quelques mèches de moins, et vous seriez ravissante !

Quant à notre excellent baryton, M. Duthoit, il sait aussi comment les auditeurs l'apprécient ; les applaudissements qui accueillent généralement ses entrées, le lui disent assez. — Nos compliments aussi à M. Gaillier, dont la voix agréable, le jeu naturel et l'entrain jovial apportent toujours sur la scène l'animation et la gaité.

La représentation d'hier soir, à laquelle nous n'avons pas assisté, a laissé, nous dit-on, une très bonne impression.

Encourageons donc, comme ils le méritent, les efforts des directeurs et des artistes.

Demain, dimanche : **La Fille du Tambour-Major**, l'une des plus amusantes partitions d'Offenbach.